L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 16 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 18 juillet 1911.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	76	22
Midi.....	79	23
3 P. M.....	79	23
6 P. M.....	79	23

LA Question Marocaine

Les dernières nouvelles qui nous arrivent de l'autre côté des mers au sujet de la question marocaine, n'ont rien d'alarmant, Dieu merci ! Elles sont plutôt de nature à apaiser les craintes d'une rupture de l'équilibre européen qu'avait fait naître l'envoi d'un navire de guerre allemand à Agadir.

Il est vrai que la question est en discussion et que tant que durera cette discussion, il ne sera pas possible d'en prédire la conclusion. Les représentants de la France et de l'Allemagne ont eu des entretiens qui leur ont permis d'ouvrir la voie des négociations. Peut être les chauvins éprouveront-ils quelque désappointement à voir s'arranger les choses, à apprendre que la voix de la raison a empêché celle du canon de se faire entendre.

La Presse allemande apprécie à sa façon la situation et les événements qui l'ont entourée. Le *Koenische Zeitung* croit que tous les bruits qui circulent ont pour but de préparer l'opinion publique à un arrangement par lequel l'Allemagne recevrait comme compensation pour ce qui ne lui serait pas accordé au Maroc, des avantages ailleurs.

Les chancelleries observent un silence qui se conçoit. L'Allemagne évidemment n'a pas agi avec irréflexion, même si son initiative n'était pas motivée.

Pendant un moment on a pu croire qu'il serait impossible de lui faire entendre raison, de lui parler de droite et de justice ; mais l'attitude ferme, digne et courageuse de la France aura servi, il n'en faut pas douter, à ramener le Kaiser à des sentiments pacifiques.

La *Presse* française réactionnaire accuse son gouvernement de lenteur en la circonstance. Est-il bien vrai que le gouvernement ait hésité ou tardé à s'émouvoir d'une situation qui menaçait le pays ? Rien ne le prouve.

L'envoi de la *Panthère* dans les eaux d'Agadir n'était nullement attendu et a causé nécessairement une surprise générale.

L'incident d'Agadir n'empêchera pas la France de poursuivre son œuvre au Maroc, de se montrer à la hauteur des responsabilités qu'elle a acceptées en signant le traité d'Algeciras.

Mort de la Reine Maria-Pia

Bien que nous ayons dès la première heure, parlé de la mort de la reine Maria Pia, nous croyons intéressant de reproduire les lignes qu'une feuille parisienne a publiées au sujet de cette mort.

Paris 6 juillet :

Une dépêche nous annonce la courte maladie et la mort de la reine Maria-Pia de Portugal, au château royal de Stupinigi, en Piemont, où elle s'était retirée après la mort de sa sœur, la princesse Clotilde. Elle a succombé à une insuffisance cardiaque, résultat des émotions éprouvées lors de la révolution de Lisbonne. Sa maladie a été si courte qu'on n'a pu prevenir à temps son petit-fils le roi Manoël. Elle est entrée en agonie à deux heures de l'après midi ; elle était morte à sept heures.

Victor-Emmanuel II avait eu de son mariage avec l'archiduchesse Marie-Adélaïde huit enfants, dont trois morts en bas-âge ; un autre, le prince Othon, mort à vingt ans, en 1866, et l'on ne connaît que ses quatre enfants : la princesse Clotilde, qui était l'aînée ; le roi Humbert, le duc d'Aoste, qui fut un instant roi d'Espagne, et la reine Maria-Pia, qui était la cadette, née en 1847, mariée en 1862 au roi Don Luis de Portugal. Elle était la filleule de Pie IX

Cette Reine de quinze ans arriva au Portugal avec toutes ses joies enfantines. Elle jouait à la reine avec beaucoup de dignité et d'élégance ; elle redevenait enfant dans l'intimité. Ce qu'on en voyait et ce qu'on en savait la rendait populaire. Il n'y avait pas encore de républicains à Lisbonne, et le petit peuple portugais voulait une reine de grand style, jetant un peu l'argent par les fenêtres, tout au moins chez les couturiers. La reine Maria-Pia fut cette reine.

Très différente de sa sœur la princesse Clotilde, elle ne fut pas moins différente de la reine Amélie, sa belle fille, qui, trois ans après son mariage avec le duc de Bragance, montait avec lui sur le trône de Portugal. Une princesse de France, même exilée du trône, rattachait la maison de Bragance à ses origines capétiennes et apportait une valeur au moins égale à celle de la maison de Savoie régnante et triomphante. La nouvelle Reine cependant se montrait toujours déférente pour sa belle-mère et gagnait le cœur des Portugais par des qualités toutes différentes, par sa bonté, sa douceur, son extrême simplicité, son peu d'apparat et ses soins attentifs pour les pauvres et les malades. Elle s'occupait de bonnes œuvres, elle fondait des dispensaires, et tout cela devenait aux yeux de certains autant de griefs. Il nous souvient pourtant d'avoir entendu dire à l'un des chefs du parti républicain à Lisbonne, en 1905 : "La reine Amélie, nous nous ferions tuer pour elle !"

Ils ne se sont pas fait tuer : ils ont assassiné le roi Carlos et son fils aîné sous les yeux de la Reine ; ils ont fini par chasser le roi Manoël, avec sa mère, sa grand'mère et son oncle, le duc d'Oporto, et ils ont tué les derniers défenseurs de la monarchie !

La reine Maria-Pia était à son palais de Cintra, où elle résidait habituellement depuis l'accession au trône de son fils, le roi Carlos : elle fut avertie par le téléphone, dut venir en hâte rejoindre le Roi et la Reine et s'embarquer avec eux sur le yacht royal qui les conduisit, malgré eux, à Gibraltar. Elle n'eut même pas le temps d'emporter tous ses bijoux. Le gouvernement révolutionnaire, à la demande de l'Italie, lui en rendit quelque uns. Elle quitta Gibraltar pour l'Italie et se réfugia en Sicile. Sa vie ne fut plus dès lors qu'une longue tristesse. Le roi d'Italie lui faisait une pension sur sa cassette.

Bien qu'elle eût soixante-trois ans, la reine Maria-Pia conservait une certaine jeunesse d'allures et de visage. Nous avons publié une photographie prise dans le parc du château de Moncalieri, où sa sveltesse et son élégance contrastaient avec la résignation et la simplicité de la princesse Clotilde.

Stupinigi est un petit château royal entouré d'un très beau parc, où l'été est moins chaud que dans les plaines du Piémont. La reine Marguerite, belle-sœur de la reine Maria-Pia, est arrivée auprès d'elle dès les premiers moments d'inquiétude. La reine Hélène était attendue. Le roi Manoel, averti trop tard, a annoncé son arrivée. Il ne pourra qu'assister aux obsèques, qui auront lieu probablement à la Superga.

Une Reine Populaire

C'est vers onze heures du matin, que l'escadre présidentielle est arrivée en vue d'Emeunde, et le Président n'a débarqué que vers trois heures de l'après-midi. M. Fallières s'est rendu au palais royal de La Haye puis à Amsterdam et a été pendant trois jours l'hôte de la reine Wilhelmine.

La "Démocratie" donne sur la reine des Pays Bas les renseignements que nous reproduisons ci-après. Il est particulièrement curieux de les trouver dans un journal aussi imperturbablement républicain en France :

En Hollande, au rebours de ce qui se passait en France, les lois du royaume n'écartent pas du trône les princesses. Les enfants des Rois règnent par ordre de primogéniture, sans exception de sexe. C'est ainsi que la fille de Guillaume III de Nassau, Wilhelmine, règne depuis 1890 que son père mourut, sur le royaume des Pays-Bas.

Wilhelmine est une souveraine gracieuse et, parmi les Reines, une figure attachante. Elle était Reine si jeune !

Un écrivain contemporain très distingué raconte sur la jeunesse de cette Reine le trait suivant :

Wilhelmine avait neuf ans et, avec sa mère, passait quelques jours dans un château des Ardennes. Entre les leçons, austères déjà, comme il convient à une enfant qui sera chef d'Etat, elle s'adonnait aux jeux avec entrain.

Des jeux de la jeune princesse, tout protocole, même toute morgue étaient bannis. Wilhelmine se mêlait aux plus humbles enfants, et, un jour, le fils d'un fermier trempa sa tartine de pain bis dans le bol de café au lait que buvait l'héritière du trône de Hollande.

La scène était touchante.

Mais quelques gouttes de café jaillirent sur la robe de la princesse :

—Faites attention, fit-elle, elle est toute neuve....

Si gracieuse, si accueillante et si douce, avec l'auréole de sa jeunesse, la Reine s'est attachée étroitement ses sujets. L'affection respectueuse dont ils l'entourent peut-elle mieux se montrer que dans cette petite scène touchante qui se passait quelques années après celle des Ardennes, en Hollande.

C'est à Veere, dans l'île de Wackeren. La future Reine, conduite par sa mère, visite son peuple. Veere, aujourd'hui petite bourgade de pêcheurs, sort de sa torpeur, s'engirlande, se réjouit, conduit en triomphe sa souveraine jusqu'à l'Hôtel de Ville, où le bourgmestre lui va faire son compliment. Le brave homme, un vieux marin, sort de ses poches son papier et commence la lecture. Mais il est ému, tellement que la voix chevrote, que des mains tremblantes les feuillets s'échappent, et que l'homme demeure muet, les yeux humides de larmes.

Alors, d'un élan, la jeune princesse se jeta au cou du vieux bourgmestre qu'elle enlaça de ses bras et l'embrassa sur les deux joues....

Grandeur et décadence.

La médecine a ses modes aussi bien que la toilette. La saignée, qui régnait en souveraine, il y a un demi-siècle, est aujourd'hui tout près de disparaître, détrônée par la ventouse, simple ou scarifiée. Avant 1870, écrit M. Jacques Boyer, dans les "Mots littéraire et pittoresque," une dizaine de commerçants parisiens s'occupaient du trafic en gros de ce gibier pharmaceutique. Chacun d'eux vendait mensuellement de 3 à 400,000 sangsues à raison de 250 fr. le mille. Aujourd'hui, Paris n'a plus guère qu'un seul établissement affecté à ce négoce ; le chiffre de son débit est tombé à 130 000 par mois ; le prix du mille à 70 et même à 60 fr. L'Assistance publique qui, en 1849, lui achetait pour 80,000 fr. d'annélides, lui en prend à peine pour 200. Sans l'exportation, l'élevage ne ferait plus vivre son homme ; heureusement, les Etats-Unis restent fidèles à la vieille méthode ; ce sont les gros clients sur le marché de la sangsue. L'hirudiculteur (c'est ainsi qu'on le nomme) exerçait autrefois son industrie aux environs de Bordeaux ; là, dans des marais artificiels, il nourrissait ses jeunes pensionnaires aux dépens de vieux chevaux infirmes auxquels on imposait cinq ou six fois par mois des bains de pieds perfides qui les saignaient à blanc. Maintenant, on n'élève plus la sangsue ; on la pêche en Croatie, en Dalmatie, en Turquie ; on l'expédie en paniers comme des huîtres ou dans des caisses garnies de tourbe : arrivée en France, elle est placée, au fond d'une cave obscure, dans des casiers enduits d'argile où elle attend, sans aucune nourriture, le moment de se venger sur le malade. Si l'Assistance publique a renoncé à ses services, l'Administration de la marine y a encore recours, et M. Jacques Boyer raconte une bien jolie histoire d'un bocal de sangsues acheté en 1907. Chaque bestiole sortie du bocal, est l'objet d'une écriture, "bon de délivrance", signé par le médecin. Or, il arriva que cinq sangsues moururent de leur belle mort, sans bon de délivrance. Il fallut deux années d'enquêtes, de renvois aux commissions et de rapports aux ministres, pour justifier leur disparition "par cas de force majeure".

"Talleyrand et la société européenne."

Dans un précédent volume, M. Frédéric Loliée avait écrit l'histoire de Talleyrand jusqu'à la chute de l'Empire ; son nouveau livre le prend au Congrès de Vienne et le conduit jusqu'à sa mort édifiante, entre les bras de l'abbé Dupanloup. Chemin faisant, l'auteur nous décrit les relations du prince avec toutes les célébrités de son temps ; une galerie anecdotique et critique, placée à la fin de l'ouvrage, contient les médaillons de presque tous les personnages nommés au courant du récit ; c'est donc bien toute la société européenne, de la Restauration au règne de Louis-Philippe, que M. Loliée s'est amusé à peindre, en même temps qu'il racontait la vie de Talleyrand. L'un des chapitres les plus curieux fait défiler devant nous les hôtes de Valençay. C'est par ordre de son maître que le prince avait acquis cet admirable château. L'empereur voulait, autour de ses ministres, de la représentation : "Il faut, disait-il, qu'on ait envie d'aller chez vous et que d'y être prié soit une récompense "pour les ambassadeurs des souverains dont je serai content." Talleyrand en avait profité pour lui faire payer une bonne part du prix d'achat ; mais l'empereur ne l'oublia pas et c'est parce qu'il considérait un peu Valençay comme sa chose qu'il obligea le propriétaire à y loger six ans les souverains espagnols. Talleyrand n'a guère habité son château qu'après la Restauration.... Un mot amusant du prince au grand naturaliste Cuvier. Les Jésuites, rappelés par les ultras, venaient de rentrer en France : "Savez vous, lui dit-il, quels sont les animaux les plus reconnaissants ? Eh ! bien, ce sont les dindons. Ils ont été amenés du Paraguay par les Jésuites : en remerciement, ils viennent de les rappeler."

Le père de Baudelaire.

La "France médicale" publie une lettre de Cabanis, le médecin de Mirabeau, adressée en 1801 au père de Baudelaire. Ce n'est qu'un billet d'affaire assez banal, mais il présente cet intérêt de nous renseigner sur la profession du destinataire. La suscription porte en effet ces mots : "Au citoyen Baudelaire, secrétaire de la Commission administrative du Sénat conservateur, au palais du Sénat". Ces fonctions officielles ont été souvent ignorées ou discutées par les historiens qui ont parlé de la famille du poète. L'autographe en question confirme les renseignements donnés par son dernier biographe, M. Crépet. Le père de Baudelaire fut bien chef des bureaux aux appointements de 10 000 francs par an, secrétaire de la Commission administrative du Sénat et contrôleur général des dépenses du Palais. Son nom figure sur les registres de 1804 à 1814 ; sa fonction disparut avec l'Empire. Il était d'origine champenoise, avait été élevé au séminaire, et peut-être même avait porté la soutane, d'où le propos connu que Baudelaire par affectation d'impiété aimait à tenir.

Son père avait été répétiteur à Sainte Barbe, précepteur dans certaines familles nobles, notamment chez les Choiseul Praslin, qui avaient conservé, de ses manières, de son esprit et de son dévouement, le meilleur souvenir. Il avait le goût des arts ; on voyait chez son fils des tableaux peints par lui, entre autres une "Bacchante".

Les Accidents du Travail.

Ce n'est pas seulement en France que la loi sur les accidents du travail donne lieu souvent à de singulières demandes d'indemnités.

En Angleterre aussi, les tribunaux ont à statuer sur des cas d'un comique intense et qui vont jusqu'à arracher un sourire à la gravité des magistrats.

Que dites-vous, par exemple, de ces accidents relevés par un de nos confrères de Manchester :

"Une vache, en agitant sa queue, a presque éborgné une fille de ferme."

"Une femme de chambre a reçu dans l'œil le bouchon d'une bouteille de champagne."

"Un cocher sortant de son écurie a reçu en pleine figure la pantoufle de son maître destinée par celui-ci à un chat qui miaulait."

"Un voyageur de commerce, dans l'exercice de ses fonctions, s'est abîmé le nez contre un bec de gaz."

Et quant aux indemnités réclamées pour de légères coupures aux mains ou aux doigts, elles sont, dit le journaliste, auquel nous empruntons ces amusants détails, "as numerous as flies in summer", aussi nombreuses que les mouches en été.

La Mission Militaire du Pérou

L'Ecole Militaire de Chorillos.

On lit dans "France-Amérique," sur la signature du Colonel Clément :

Ayant à opérer dans un milieu si différent de celui auquel ils étaient habitués, les officiers de la mission durent étudier avant tout les éléments auxquels ils allaient avoir à faire ; pour s'orienter et trouver les procédés qu'il convenait d'employer, pour éviter de faire fausse route et de se buter à des obstacles qui ne manqueraient pas de se dresser devant eux et qu'il faudrait savoir tourner, il était nécessaire d'observer longtemps et d'étudier minutieusement non seulement les choses d'ordre militaire, mais aussi le pays, les personnes et leur caractère ; il fallait se pénétrer de leurs idées, connaître leurs qualités et leurs défauts, être renseignés sur leur capacité de travail et leur endurance, savoir quelles étaient leurs aspirations. Seulement ainsi on a pu obtenir d'excellents résultats et faire de l'Ecole de Chorillos un centre militaire de premier ordre, qui n'a rien à envier aux autres écoles de l'Amérique du Sud, comme se plaisent à le déclarer les nombreux étrangers qui l'ont visitée et tout récemment encore le commandant de notre division d'Extrême-Orient et du Pacifique, contre-amiral de Castries, devant lequel les différentes sections ont exécuté leurs exercices, méritant ses compliments et ceux du ministre de France, M. Guillemin, qui avait également honoré l'Ecole de sa visite.

FRANCE-AMERIQUE,

Revue mensuelle du Comité France-Amérique.

Siège social, 21, rue Cassette, Paris VIe. — Gabriel Hanotaux, de l'Académie française, président ; Général Brugère, A. Leroy-Beaulieu, de l'Institut, Vte de Caix, vice-présidents ; Vte de Breteuil, trésorier.

Le no de Juillet 1911 contient un très intéressant article du Colonel Clément, chef de la Mission Militaire française au Pérou, sur "l'Ecole militaire de Chorillos", œuvre féconde de cette mission ; un article autorisé de M. Louis Lejeune, sur "Les Mines au Mexique" ; la fin d'une étude documentée de M. Auguste Pawlowski, Rédacteur en chef au Journal des Transports, "chemins de fer et voies navigables aux Etats-Unis" ; une étude bibliographique de M. Pierre Denis, chargé de mission, "Quelques livres nouveaux sur le Chili" ; la fin d'un article intéressant de M. L. Didier, "les Américains aux Philippines" ; du Cte de Périgny, chargé de mission une étude sur la "Situation politique au Mexique et de M. Maurice Escoffier, professeur à l'Ecole des Sciences politiques, un document inédit, "La France et les Républiques de l'Amérique latine" en 1830 ; enfin un article sur Sir Lomer Gouin, premier ministre de la province de Québec, par le secrétaire général du Comité.

Cette livraison contient encore des cartes et gravures, des chroniques sur le mouvement économique et politique dans les divers pays d'Amérique, rédigées par les spécialistes les plus compétents, une revue commerciale très remarquée et une revue des périodiques.

FORT ESPAGNOL.

En dépit du temps plutôt mauvais, il y avait passablement de monde hier soir au Fort Espagnol pour jouir de l'excellent programme de vaudeville.

Comme toujours l'orchestre du professeur de la Fuente a été très applaudi.

Grave accusation portée contre un jeune homme.

Une accusation de détournement de mineure a été portée contre un nommé Henry Young, âgé d'une vingtaine d'années, domicilié 1029, rue Jackson.

Le prévenu qui passait ses vacances à Long Beach, Miss., a été ramené hier à la Nouvelle-Orléans par un député shérif et placé sous une caution de 500 dollars, en attendant sa comparution préliminaire qui aura lieu ce matin devant la cour criminelle de cité

L'accusation contre Young a été formulée par une demoiselle Maud Maury, âgée de 17 ans, demeurant avec sa grand'mère, Mme C. F. Snell, 241 rue Bourbon.

Le procès de Mme Mary McCrocklin.

La femme Mary McCrocklin, accusée de parjure, sera traduite en jugement aujourd'hui devant Cour criminelle de district, présidée par le juge Baker.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne.

Edition Hebdomadaire.

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :

$12 .. Un an | $6..... 6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris :

$15.15. Un an | $7.55..6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :

$5.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont leur droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 12. Commencé le 6 juillet 1911

VENGEANCE AVEUGLE

GRAND ROMAN INEDIT

Par JEAN D'ALERIA

PREMIERE PARTIE

MICHEL & Cie

IX

MÈRE ET FILS

Suite.

—Mon enfant.... un mot.... fit la duchesse, en prenant la main brûlante de son fils et en le tirant un peu à l'écart..... Laisse-moi causer un instant avec Sylvie....Quitte-nous sous un prétexte quelconque.... surtout ne désespère de rien..... songe que ta mère veille sur ton bonheur.

Guy, désireux de se trouver seul quelques instants afin de reprendre possession de lui-même, parla d'une lettre pressée qu'il avait à écrire et se dirigea vers le château.

Mme des Tournelles, avisant un banc rustique s'y assit, pendant que la duchesse regardait la silhouette de son fils disparaître et se fondre dans l'obscurité grandissante.

Puis elle s'approcha de la baronne qui se leva brusquement en disant :

—L'humidité vous saisit dès qu'on reste tranquille, je crois que nous ferions bien de marcher.

—Marchons, je ne demande pas mieux.

La baronne continuait à babiller, sautant d'un sujet à un autre ; puis, comme elle revenait au mariage d'Irène, la duchesse l'interrompit brusquement.

—Sylvie, vous ne vous doutez guère du mal que vous venez de faire à mon pauvre enfant !

—Moi ? Par exemple !.... Et comment cela ?

—En lui annonçant le mariage de Mlle Michel.

—Ce n'est pas possible ?

—Hélas..... c'est pourtant certain !

—Serait-il sérieusement épris de cette jeune fille ?

—Tout ce qu'il y a de plus sérieusement.

—Elle est, en vérité, assez jolie pour inspirer une passion ; quant à moi, je l'aime beaucoup et lui reconnais des qualités exquises.

Au fait, en y réfléchissant, très chère amie, je ne suis pas absolument surprise de ce que vous me dites.... j'avais, en effet, remarqué qu'une vive sympathie attirait ces deux jeunes êtres l'un vers l'autre, lorsqu'ils se rencontraient chez moi ; mais, connaissant les opinions du duc, je ne me suis pas arrêtée un instant à l'idée....

—Vous aviez raison....jamais Robert n'eût donné son consentement à cette union.

Moi, je veux avant tout le bonheur de mon fils.... Du reste je pense comme vous, cette enfant est délicieuse, elle m'a séduite à première vue par le charme réel qui émane de toute sa personne.

—Mais alors.... ce mariage serait possible..... maintenant ?.....

—Puisque vous nous annoncez les fiançailles d'Irène.....

—Vous ai-je dit que c'était officiel ? C'est un simple bruit qui court, ce peut très bien n'être qu'un potin.....

En tout cas, Clémence Michel que j'ai rencontrée tout à l'heure, ne m'a rien annoncé ; il est juste de dire que je n'ai pas eu le temps de lui demander si la nouvelle était exacte.

Jusqu'à preuve du contraire, rien ne nous empêche donc de la tenir pour fausse.....

Alors, ma bonne amie....

—Acheves votre pensée ? fit anxieusement la duchesse.

—Nous sommes assez liées pour que vous ne permettiez de vous dire, qu'en dehors de la question sentiments, ce mariage arrangerait joliment vos affaires....

—Oui, ma pauvre Sylvie, mais vous ignorez qu'il existe entre Mlle Michel et mon fils un obstacle....

—Un obstacle.... Quel obstacle ?

—Mon mari s'est conduit envers son père de manière à nous en faire un ennemi irréconciliable.

—Comment cela ?

—Vous vous souvenez de la fête qu'il donna, à propos de sa décoration.... il y a de cela quelques mois ?

—Certainement, elle était même superbe. Je ne me suis pas étonnée de votre absence à cette solennité, connaissant les idées du cher duc ; mais je pensais y rencontrer Guy....

—Il n'en avait même pas été informé, M. Michel nous ayant envoyé une invitation collective....

—A laquelle le chef de la famille a refusé de se rendre sans prendre, j'en suis certaine, d'autre avis que le sien ?....

Ceci se faisait, peut-être, au siècle dernier et votre mari a agi comme l'eût fait son aïeul..... personne n'est donc allé à la fête ....mais vous avez poliment décliné l'invitation.

—Poliment ? s'exclama la duchesse..... Robert l'a brutalement renvoyée à notre voisin en y joignant une phrase — des plus insolentes.

—Voilà qui fut bien.... maladroit, soit dit sans offenser la mémoire d'un mort....

—Vous comprenez, à présent, dans quelle situation nous nous trouvons vis-à-vis du père d'Irène ?....

—Votre fils n'est ni complice, ni.....

—Ni responsable de l'incorrection, de la faute de son père.... Je le lui faisais observer tout à l'heure.

—Et il vous a répondu ?....

—Que tout serait réparable... sauf notre ruine..... je vous avoue, ma chère amie, que je l'approuve absolument.

—Je comprends cette délicatesse ; mais, Irène sait-elle qu'elle est aimée de Guy ?

—Si elle le sait !.... Ces pauvres enfants ont même échangé des promesses.... Ah ! c'est lamentable pour tous les deux.... Dieu fasse qu'ils oublient....

—Mais non.... Si ma petite amie partage les sentiments de votre fils, cela peut changer la face des choses.

Il faut les marier, ma bonne Marie-Anne ; et je m'offre pour aller tâter le terrain. Dès demain, je pars en reconnaissance.

—Chère Sylvie !.....

—Croyez-moi, rien n'est perdu, le père Michel est mon ami .... c'est-à-dire qu'il m'honore d'une certaine considération.... Il se rendra à mes raisons.

—Alors, vous avez un sérieux espoir ? fit la duchesse.

Elle se raccrochait aussitôt à cette faible planche de salut : la pauvre femme avait encore devant les yeux la douleur éprouvée tout à l'heure par son fils.

Mme des Tournelles reprit fermement :

—J'irai, je vous le répète, trouver notre bonhomme dès demain .... Au fond, si sa vanité s'est trouvée, si cruellement blessée, c'est qu'il en a.... Et je pense que la perspective d'avoir pour gendre un duc aussi authentique que votre Guy le grisera quelque peu et influera en notre faveur sur la détermination qu'il prendra.

—Allons rejoindre mon fils et lui faire part de nos espérances, conclut la duchesse avec un soupir.

Et le dîner qui s'était annoncé comme devant être triste et morose, se passa fort agréablement, égayé par les fines saillies de la spirituelle baronne qui finit par faire partager à Mme de Brimont et à son fils, l'espoir qu'elle caressait.

X

L'AMBASSADRICE

Dans la vaste pièce qui lui servait de cabinet de travail, M. Michel était en train de lire ses journaux, quand un domestique vint lui annoncer la visite de Mme des Tournelles.

—Comment, la baronne demande à me voir ? interrogea l'industriel étonné.... Avez-vous dit que ces dames étaient sorties ?..

—Parfaitement, monsieur. Et madame la baronne a répondu que cela ne faisait rien.... qu'elle désirait voir Monsieur..... alors, je l'ai fait entrer au salon.

M. Michel s'empressa de rejoindre la visiteuse, et, après lui avoir présenté ses salutations, il lui dit d'un air bonasse :

—N'attendant personne aujourd'hui, on n'a pas cru devoir chauffer le salon, il y fait un froid de loup ; je vous propose donc, madame la baronne, de passer dans mon cabinet.... Vous pourrez là, en me disant ce qui me vaut l'honneur de votre aimable visite, vous chauffer doucement les pieds, au bon feu de bois que j'y ai fait allumer.

—Comment donc..... avec grand plaisir.

—A la bonne heure, je vois que vous n'êtes pas une personne à façons.

—Oh ! pas du tout.

—C'est comme moi, nous som-